

**NOTES SUR QUELQUES**

**RITES ET LÉGENDES**

**CELTIQUES**

**DANS LA**

**MAÇONNERIE**

La question des liens ou connivences établies entre "les traditions toutes différentes", auxquelles fait allusion G. Maffés, est fort complexe ; s'il nous est impossible ici, et pour le moment, de l'examiner sous tous ses aspects, il apparaît toutefois intéressant d'éclairer de notre point de vue ce qui, dans la Maçonnerie - dont le développement s'est effectué avant tout en Occident, en s'exprimant comme une tradition spécifiquement occidentale - a quelque motif de contenir une partie de la mémoire et de la sagesse des populations indigènes concernées, à travers ses rites et ses symboles.

Avant de faire appel à des faits allogènes d'outre-Méditerranée, il conviendrait d'étudier l'aire d'influence géographique où s'est exercée cette société initiatique, et de s'en tenir, dans un premier temps, à déterminer sa chronologie historique. Il apparaît alors, qu'en Occident, la Maçonnerie opérative est grandement redevable, en ce qui concerne sa naissance, aux antiques corporations romaines de métiers, les *collegia opificum*, dont l'existence officielle est bien assurée avant l'introduction dans l'Empire du christianisme et autres cultes orientaux. Après s'être largement développées en Italie, ces corporations de constructeurs suivront les traces des armées de César, essaimant en Gaule puis en Grande-Bretagne, s'y incorporant au passage, pour des raisons d'opportunité à la fois pratiques et politiques, nombre d'artisans gaulois et brittoniques ; ceux-ci, sous leurs auspices, et durant les deux premiers siècles, bâtiront un nombre considérable de monuments publics et privés.

Il va de soi que Rome ne pouvait fournir à l'Empire les contingents suffisants de constructeurs exigés par ses ambitions de réalisations monumentales, sur l'ensemble des territoires colonisés, sans faire appel à la contribution d'une main-d'oeuvre locale, mais aussi à la maîtrise indigène des artisans ; dès lors, se trouveront de la sorte intégrés dans les *collegia fabrorum* romains les plus compétents des maîtres constructeurs des Gaules, puis de Grande-Bretagne. La politique d'ouverture officiellement encouragée par le pouvoir romain y trouvait son compte, tant du point de vue de l'efficacité technique que de la mise en valeur de ses propres modes de pensée. Par ailleurs, cette ouverture était également appréciée des artisans celtes qui y voyaient, naïvement, une reconnaissance officielle d'une organisation tacite, préexistante chez eux de par leur droit de nature, et cela bien avant l'arrivée des conquérants de leur sol.

De tous les collèges gallo-romains ou britto-romains qui fleuriront sur les terres celtiques, et qui survivront à la chute de l'Empire, c'est incontestablement ceux des *fabri tignarii* que l'on remarquera ; ils seront, dès leur création, constitués principalement des éléments de la corporation d'une charpenterie gauloise dont les connaissances techniques, immémoriales, et fort réputées, relevaient d'une longue filière préhistorique. Ce savoir-faire sera rapidement enrichi par l'apport romain des secrets de la taille de la pierre, puis de la maçonnerie proprement dite, activité auparavant très peu pratiquée en Celtie (1). Ce sont ces collèges, ainsi enrichis, qui se développeront le mieux et constitueront en Gaule et en Grande-Bretagne les bases et traditions essentielles de tout l'art architectonique du moyen âge occidental.

Le rôle prépondérant qu'y jouera la charpenterie gauloise s'explique, non seulement par la réputation parfaitement justifiée de ses talents dans les domaines tout aussi divers que ceux de l'armement naval, de la carrosserie, de l'édification des temples et de l'habitat, de la construction des ponts et ouvrages fortifiés, de l'armement individuel : armes de jet, boucliers, machines de guerre, etc..., mais surtout, par cette somme particulière de connaissances traditionnelles qui débordaient le simple savoir-faire. Derrière les connaissances techniques, les seules qui importaient au pragmatisme des visées romaines, s'abritaient un savoir théologique et culturel hérité d'une longue fréquentation, ou plus exactement d'une cohabitation existentielle avec le monde de la forêt.

Toute la science pour le Celte était en effet conçue comme provenant de la forêt, *vidunia*, et donc de l'usage de sa matière première le bois, *vidus* ; ainsi, la plus grande partie du vocabulaire de ces populations touchant à la Connaissance, à la Sagesse, à la Science, mais également à la vision, sera-t-elle empruntée et dérivée de cette "racine" *vid-*, laquelle servait à désigner à la fois le bois d'oeuvre et les hommes la plus nobles et les plus sages de leurs nations, les druides, de dru-vid-es, lesquels tirèrent un jour l'Arbre du Monde la sève essentielle et les fruits de toutes connaissances. Les pratiques mantiques devront au bois ses supports, et l'alphabet particulier de l'ogam, qui fait appel aux différentes essences forestières et fruitières, s'y apprendra comme une "montée à l'arbre", branche par branche. Les leçons tirées du bois seront aussi celles apprises

1 - encore faut-il émettre une réserve en ce qui concerne le peu d'aptitude des charpentiers celtes à la construction en pierre, pratiquée en fait par eux dès le premier âge du fer, entre 900 et 500 av. l'ère vulgaire. Morvan Marchal rappelle dans le Triangle et l'Hexagramme, texte publié dans Le Symbolisme, que les Celtes construisaient des murs d'enceinte de pierres sèches, et vitrifièrent même parfois les matériaux par le feu pour en assurer la solidité.

par ces thaumaturges féminins, viduïas du Larzac, sortes de communauté vatiques devoyantes magiciennes et de "medicine-women", qui exerceront leurs pratiques sur tous les terroirs gaulois, et seront les prototypes et préfigurations de ces sorcières visionnaires et phytothérapeutes qui hanteront pour de longs siècles les campagnes et bûchers d'Occident.

Ces traditions de métier de constructeurs liées au bois, dont les techniques continentales se développeront en Gaule au sein des *collegia*, constitueront en Gaule des groupements relativement autonomes possédant, ses chefs, ses lieux de réunions, ses secrets de techniques, ses codes et ses initiations, ses dieux, et aussi ses sacrifices à ceux de ces derniers patronnant leurs activités, se doteront de règlements et d'une éthique. A l'intérieur même de ces associations, selon Emile Thevenot (1) ; *"La bonne entente était de règle parmi les membres qui se donnaient souvent le titre de "Frères". Il s'agissait toutefois d'une fraternité à extension limitée, car l'Etat romain afin de limiter la puissance des collèges, leur interdisait de sortir du cadre de la cité, de prendre un caractère provincial et encore moins international"*.

Il y a lieu de penser que, sous ce couvert officiel, se réfugièrent bon nombre de traditions indigènes héritées directement d'un druidisme dont ils fallait ruiner l'influence et interdire les rites. Le métier de constructeur étant de tous, celui qui faisait le plus appel à un large compendium de connaissances et de techniques parfaitement maîtrisée concernant le temps et l'espace, domaines réputés en Occident dépendre des antiques cénacles philosophiques des druides : géométrie, astronomie, cosmologie, orientation, arpentage, et bien sûr principes et méthodes architecturaux ; tout cela dans le monde antique, ne se concevaient guère sans références aux modèles métaphysiques régulièrement transmis par la tradition orale, l'ensemble constituant le bagage indispensable de savoirs des Maîtres constructeurs indigènes.

Les collèges étaient un abri sûr et tout trouvé pour y confier et y préserver des acquis et des traditions religieuses dont l'influence faisait ombrage à celle de Rome. Ce refuge semblait d'autant plus approprié à abriter les connaissances druidiques en péril, qu'il était coiffé en Gaule comme en Grande-Bretagne, par cette corporation influente et puissante d'"ouvriers charpentiers" (2) : les *dendrophori* et *fabri tignarii*, en gaulois *carpidil*, ces fameux maîtres celtiques de la tradition forestières, au savoir étonnant et à l'habileté attestée par l'admiration même de leurs adversaires, *"ouvriers par excellence"*, qui tout en ne bénéficiant pas du titre confirmé de sacerdotes n'en étaient pas moins, et précédemment à la romanisation, inclus dans l'édifice social celtique comme personnes relevant du sacré. Les textes irlandais parlent clairement de *fir Nemed* "hommes sacrés", à propos de cette corporation d'artisans, ce qui est la traduction exacte du gaulois *Nemeti*.

Ces charpentiers seront très vite rejoints à l'intérieur des collèges par les forgerons et bronziers (3), lesquels relevaient antérieurement d'un statut social identique aux premiers ouvriers du bois. Praticiens du feu et des métaux, doublés de prestiges magiques redoutables, auxquels plus tardivement dans un hymne, St. Patrick fera allusion, pour réclamer secours à Dieu lui-même, *"contre les sortilèges des femmes, des forgerons"*, et naturellement *"des druides dont toute science perd l'âme de l'homme"*. Cette fusion des forgerons dans un même collège(4) où exercent les charpentiers paraît bien être l'indice d'une volonté celtique de ne rien concéder quant au fond des croyances religieuses ancestrales ; l'archétype mythique de ces gens de métiers, traditionnellement invoqués sous le titre de *Gobann Saor* regroupait sous le même patronyme divin les deux activités des *collegia fabrorum* gallo-romain, *Gobann*, le "Forgeron" et *Saor*, le "Charpentier" ; c'est donc bien à un modèle mythique religieux que se référait ce type d'association.

Les forêts celtiques et leurs clairières, longtemps considérées comme lieux privilégiés de rassemblement politique et de séjours des divinités, nécessitaient néanmoins durant la période inclemente de l'hiver un abri moins précaire(4) ; ce besoin donnera naissance aux premiers édifices sacrés justement conçus sous l'autorité des druides et édifiés par des charpentiers, qui emprunteront l'élément essentiel de leurs sanctuaires, la *materia prima* (en latin "le bois"), à la vivante forêt.

Vers la fin de la période de l'indépendance, les Gaulois édifieront ces constructions, d'abord exclusivement en bois ; dont on en découvre encore parfois les substructions, abritées sous des ruines gallo-romaines. Ces sanctuaires offriront des plans inhabituels ; les cellae y seront circulaires, carrées, ou

1 - Thévenot E., Les gallo-romains. P.U.F. 1948, p.85.

2 - Le terme "charpentier" était alors compris comme synonyme de "constructeur".

3 - Stéphan Czarnowski, Revue Celtique, 1925, p.34

4 - Cf. le celtique ancien "dossor", dont les multiples sens extensifs rendent parfaitement compte de la notion primordiale et essentielle du bois pour l'existence en général : arbre, abri, protection, demeure".

polygonales, dès lors toutes "centrées", et non de type "axial" comme il découle des temples classiques à plan rectangulaire. La cella centrale, culminante, y sera ouverte à l'est, et entourée d'un péristyle, seule partie accessible aux fidèles (1)

Cette originalité dans la disposition et l'édification du sanctuaire ne paraît s'expliquer que par le biais d'une tradition préservée jusqu'en pleine époque de romanisation (2) ; ces plans se retrouveront plus tard curieusement employés comme schéma directeur des basiliques et chapelles templières, dont la construction était confiée à un *magister carpentarius*.

Quand le christianisme se sera implanté de façon officielle en Gaule, c'est-à-dire vers le III<sup>ème</sup> siècle, la majorité des édifices religieux de la nouvelle foi seront encore construits en bois, sur la mode des vieilles traditions gauloises ; nous en avons pour preuve l'observation de Grégoire de Tours qui constatera avec stupéfaction la rapidité avec laquelle s'élevaient les basiliques, mais déplorait la facilité qu'elles offraient aux feux de les détruire de fond en comble (3)

C'est en grande partie pour pallier cet inconvénient que les constructeurs gaulois, influencés par la mode que les Romains répandaient à la faveur de leurs conquêtes, ajouteront le travail de la pierre à la vieille technique du bois. Ils le feront d'autant plus facilement que l'art lithique n'était pas chose totalement inconnue de leurs ancêtres. Morvan Marchal (Artonovios) dans un article sur "Le Triangle et l'Hexagramme" (4) fait observer que "dès le premier âge du fer, entre 900 et 500 avant l'ère vulgaire, les Celtes construisaient des murs d'enceintes en pierres sèches et même parfois vitrifiaient les matériaux par calcination pour en assurer l'homogénéité. Plus tard après le V<sup>ème</sup> siècle avant l'ère (et là apparaît la toute première collaboration entre le métier du bois et celui de la pierre) les Celtes assuraient la cohésion de leur maçonnerie de moellons par un véritable chaînage en bois, ce qui n'est pas, toutes proportions gardées, sans préfigurer le rôle des ceintures en béton armé dans la construction d'aujourd'hui".

Dans les siècles qui suivront la progression de la nouvelle foi, on continuera néanmoins en Gaule, mais surtout dans les îles Britanniques, à bâtir selon les vieilles méthodes architectoniques des Celtes. La première église construite en 630 par la Guilde des charpentiers, dans l'antique cité d'Eborac (York), chez les Parisii britanniques, le sera en bois ; et jusqu'au haut moyen âge on ne cessera de privilégier ce matériau, considéré comme particulièrement "noble et sacré", pour en édifier les monuments de la nouvelle foi (5), l'utilisation de la pierre y étant considéré comme d'un usage présomptueux réservé aux Romains, ou encore aux Gaulois. Lorsque Saint Malachie, primat d'Irlande et ex-archevêque d'Armagh, s'avisera vers 1135 de bâtir à Bangor une église de pierre, les indigènes protesteront véhémentement contre l'innovation : "Nous ne sommes ni des Scots, ni des Gaulois. Qu'avons-nous besoin d'un édifice aussi magnifique et si superflu" (6).

Cette obstination insulaire privilégiant un type particulier de matériau, qui entraîne avec lui une technique d'élaboration spéciale, est assez symptomatique de l'esprit aussi conservateur qu'intégrateur du Celte, prêt à adapter à ses besoins et à emprunter largement aux goûts et modes étrangères, voire même aux techniques nouvelles dont il est preneur, à condition toutefois qu'ils n'éliminent rien de l'essentiel de ses valeurs et de ses traditions les plus profondes. De la sorte, il n'hésitera pas à adopter les éléments décoratifs que lui présenteront les modèles gréco-romains, mais pour les transposer dans le bois et la pierre. Ainsi, en Gaule, les techniques toutes nouvelles pour lui de la "taille" de pierre, les emprunts qu'il en fera, y apparaîtront le plus souvent superficiels ; les éléments décoratifs de l'alphabet des dominants seront décomposés, puis recomposés en de savantes compositions telles qu'elles apparaissent sur les armes et la poterie de ses ancêtres de la Tène. La "taille" des sculptures qui ornent les portails des églises, y sera traitée en méplat, couvrant et

1 - "Ce parti pris architectural, notait notre bratir Artonovios, préfigurait exactement ce que seront plus tard les églises romanes et surtout ogivales dans les pays du nord de la Loire. Il paraît une fois de plus superflu d'aller à grand peine chercher le prototype de ces églises dans une Syrie bien lointaine" ... Maen-Nevez - Le Triangle et l'Hexagramme, in Le Symbolisme N° 259, note 1, p.141.

2 - "parmi les temples de l'époque romaine - en Gaule - il y en a un type si particulier qu'il faut recourir, pour en rendre compte, à l'hypothèse d'un héritage gaulois". Henri Hubert, Les Celtes, t.II, pp.294-295.

3 - Batissier - Histoire de l'Art monumental, p.475.

4 - Morvan Marchal (Maen Nevez), "Le Triangle et l'Hexagramme" in Le Symbolisme, N° 259, p.149.

5 - Il apparaît que les premiers oratoires chrétiens, mis à part ceux qui seront élevés en pierres sèches dans les endroits désertiques d'Irlande, seront construits en chêne, suivant en cela la pure tradition des sanctuaires païens. Les *dereech*, ou "maison de chêne", abritant la nouvelle religion sont mentionnées à Armagh en 839 et 919, suite aux invasions des Normands, qui s'empressèrent de les incendier.

6 - Bern, Vita Malachie, XXVII, 61.

animant les surfaces, sans les creuser, à l'encontre de la ronde bosse classique à laquelle il répugne. L'art des édifices "romans", dans lesquels on ne put plus nier la patte celtique, devait ainsi porter au plus haut degré la maîtrise de l'art des bâtisseurs gallo-romains. Ce caractère indépendant, qui constituera une esthétique originale propre au monde occidental, ne devra en définitive que bien peu de chose au classicisme méditerranéen.

C'est à l'aube de Ve siècle, poussés par la pression des Barbares d'outre-Rhin, que les Romains se décidèrent à abandonner une Gaule complètement démembrée. Entre 410 et 730, les dernières légions quittant à leur tour la Grande-Bretagne sous le coup d'envahisseurs venus de l'actuel Danemark, une partie de la population britannique se réfugiera dans l'Armorique gauloise, le Bas-Empire laissant en ces pays le soin à l'Eglise qu'il y avait installé, *"d'assurer la relève d'un état défailant et la sauvegarde de la civilisation latine"* (1).

La sécurité des cités n'étant plus assurée, les somptueuses villas romaines pillées, et tout ce qui faisait l'agrément de la vie urbaine disparu, les aristocrates donneront le signal de l'exode vers la campagne. Les *collegia* de constructeurs, dont les corporations étaient fortement insérées dans le cadre urbain désormais déserté par une grande partie de sa population, verront l'autorité supérieure de leurs constructeurs contrainte, pour sauvegarder l'essentiel des offices et connaissances de la maçonnerie opérative, d'abandonner ses anciennes structures corporatives (2), de rendre alors les fonctions héréditaires, et d'adopter, d'autre part, le principe de l'initiation de ses compagnons.

Une fois passées ces sombres périodes de récession, et la paix revenue, aussi bien en Gaule qu'en Grande-Bretagne, les Barbares convertis à leur tour à la croyance chrétienne, l'architecture allait enfin pouvoir reflourir de nouveau sur les terres d'Occident. La Grande-Bretagne, particulièrement éprouvée par les dévastations successives des Saxons et des Angles, recevra vers les années 700, quantités de maçons du continent, envoyés au-delà de la mer par Charles Martel sur la demande même des rois saxons convertis, pour reconstruire ce qu'ils avaient si bien ruinés !

Le "pieux" roi Athelstan, sis en sa cité d'York, confiera en 926, à son fils cadet, le prince Edwin, le soin de rétablir à nouveau l'institution corporative du temps des Romains à Verulamion. Pour ce faire, il remettra à Edwin un édit, par lequel les maçons pouvaient se gouverner entre eux, et établir tous les règlements propres à faire prospérer leur art. Athelstan appellera également du fin fond de la Britannia, où les avaient poussés ses ancêtres, des maçons gallois dont il fera des chefs ; car ceux-ci conservaient par devers eux, outre les traditions britanniques, des écrits concernant les institutions grecques, romaines et gauloises, qu'Athelstan comparera avec ceux conservés par la charte de Carausius ; *"c'est d'après tout cela que toutes les corporations maçonniques doivent d'être organisées"*.

C'est cette charte d'York de juin 926, dite encore Charte d'Athelstan, à son tour révisée en 1350 par les soins d'Edouard III, le vainqueur de la bataille de Crécy, qui constituera dès lors l'apport fondamental et historique de la Maçonnerie opérative.

Mais, et c'est encore un indice, la Maçonnerie devint bien vite suspecte à l'Eglise ; elle le restera, non sans quelques raisons d'ailleurs, car *"il paraît bien que les maçons sont des descendants attentifs à recueillir les successions systématiques de leurs ancêtres. On voit trop, au vrai, revivre dans la Maçonnerie les maximes de ces Payens dont elle implore les auspices"* (3).

Jusqu'aux alentours de 1400 les documents traitant de la maçonnerie opérative ne désignèrent jamais l'atelier maçon par le terme de "temple" ; mais utilisent le mot *"loge"*, lequel appartient au langage forestier et est, en outre, une image symbolique du cosmos (cf. celtique commun et sanscrit loka) L'introduction de l'expression de "Temple de Salomon", les mentions de son architecture orientale, ainsi que la présence de la Bible, n'apparaissent qu'ensuite... car les menaces se précisent : le Parlement britannique sous l'instigation de l'évêque de Winchester, tuteur d'Henri VII, fera adopter un édit contre les francs-maçons en 1425 ; en 1561, la reine Elisabeth I<sup>ère</sup> enverra des hommes d'armes pour dissoudre leur assemblée annuelle, qui se

1 - Emile Thévenot, "Les gallo-romains", p.121, P.U.F.

2 - La première charte sur la Confraternité des constructeurs établie dans l'Empire romain, sera approuvée en 290, par l'empereur au nom celtique de Carausius alors gouverneur de la Grande-Bretagne et du nord de la Gaule ; cette charte dans l'antique cité de Verulamion (St. Albans), concernait le lois et privilèges des anciennes corporations du constructeur romain.

3 - "Les vrais jugements sur la société des Francs-Maçons", à Bruxelles, chez Pierre de Houdt, 1757, p.62.

déroulait traditionnellement dans l'antique cité celtique d'Eburakon (York). En 1722, James Anderson, ministre de l'Eglise presbytérienne met en forme ses "Constitutions" maçonniques, rompant pratiquement avec les liens de métier, la notion de travail opératif abandonnée y est alors remplacée par des spéculations morales ; ces "Constitutions" constate J.P. Bayard *"présentent le danger de faire remonter l'origine de cette Franc-Maçonnerie aux mystères égyptiens, assyriens, babyloniens ou Juifs"*(1).

Parmi la riche correspondance de Catarnos-Toncatos, mise à notre disposition au lendemain de sa disparition, survenue en 1991, nous n'avons pu trouver trace d'aucun courrier faisant suite à la publication des notes qui constituent l'essentiel de l'article ci-dessous présenté, et paru pour la première fois dans le numéro 320 (nov-déc. 1956) de la revue *Le Symbolisme*, sous la signature de Toncatos. Silence et désapprobation des lecteurs et instances maçonniques auxquels s'adressent en priorité cette revue ? Indifférence des "Frères trois points", pourtant peu coutumiers à ne pas débattre des principes historiques et des origines de leur Ordre ? Ou bien reconnaissance plus ou moins tacite de la thèse soutenue par l'auteur et exposée dans les colonnes de cette intéressante revue ?

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de se prononcer sur l'ambiguïté de ce silence, considérant toutefois comme un aveu tacite de l'intérêt suscité par ces notes à l'intérieur de l'Ordre, le *nihil obsta* adopté par le rédacteur de cette revue ; car celle-ci n'hésitera pas, en 1960, à donner une suite à ces substantielles notes intitulées *Des autels gallo-romains aux chapiteaux romains*, confortant de la sorte, la thèse de l'auteur sur le délicat problème des origines et de la filiation maçonnique.

Catarnos/Toncatos écrivait à propos de cette filiation : *"La question fondamentale, est sinon d'apporter des preuves formelles, qui sont probablement impossible à administrer pour les époques mérovingiennes et carolingiennes où les archives sont très rares, mais de présenter un faisceau de présomptions suffisamment denses pour emporter la conviction et montrer la filiation existante entre les fameux collegia gallo-romains et les maçons opératifs du moyen-âge."*

Cette méthode, toute inductive, rejoignait celle ardemment souhaitée par le docteur H. Probst-Biraben, lequel écrivait dans un numéro de la même revue datée de mai 1952... *"Il est impossible à des chercheurs impartiaux de supposer qu'une civilisation à laquelle la Grèce elle-même fit place, dans une époque de l'histoire dite helléno-celtique, et dont les emprunts culturels par les Ibères ne sont pas négligeables, au point de changer leurs coutumes et leurs institutions dans le nord de l'Espagne, de la Navarre, le Pays Basque jusqu'à la pointe extrême-océanique de la Péninsule, la Galice, ait entièrement disparue, hors des îles-britanniques". ... "Acceptons l'opinion que les Maîtres d'oeuvre français et britanniques plus encore, étaient tout indiqués pour continuer des usages druidiques" ... "En résumé, les probabilités d'influences celtiques sur les Templiers comme sur les Compagnons méritent que cette question capitale soit l'objet d'enquêtes serrées, complètes, par examen de manuscrits du moyen-âge et de souvenirs oraux que l'on pourrait rapprocher et décanter".*

*"Il faut en finir, sans être injuste vis-à-vis d'aucune source de connaissances constatées, ou simplement entrevues encore, avec les affirmations systématiques ou sentimentales, en faveur d'une seule filiation, souvent la plus apparente"* (2).

Apparence, ajouterons-nous, qu'on aura tôt fait de considérer comme permanente et définitivement acquise, alors qu'il ne s'agit le plus souvent que d'un aboutissement accidentel motivé d'une attitude imposée de l'extérieur par des circonstances elles-mêmes transitoires, dues aux pressions des diverses intolérances religieuses et politiques, comme aux idées préconçues qu'eut à essayer au cours de sa longue histoire l'Ordre maçonnique. Ainsi au moyen âge, l'Ordre dut-il adopter un vernis chrétien conforme au Livre révélé, afin de pouvoir subsister avec un minimum de risques ; la grosse astuce des adversaires de la Maçonnerie contemporaine (suivie par quelques Frères naïfs ou égarés) consistait à considérer ces apparences comme le fondement de l'Ordre.

*"Toutes les initiations occidentales, reconnaissent le Docteur Probst-Biraben, doivent à l'Egypte, aux philosophes grecs, surtout à ceux de l'école italique, quelques peu aux Proches-orientaux juifs et arabes. Cela*

1 - J. P. Bayard, *La spiritualité de la Franc-Maçonnerie*, p.323.

2 - Dr. J.H. Probst-Biraben, op. cit., p.218.

*ne doit plus aujourd'hui empêcher de rendre hommage à des éléments celtiques que nous ne connaissons pas tous, et qui ont sur notre sol même contribué efficacement à l'éducation secrète si importante des constructeurs occidentaux".*

C'est tout à l'honneur de notre bratir Catarnos-Toncatos, simultanément croyant celte, païen, celtologue averti, et maçon de surcroît, d'avoir pieusement cherché à définir, dans les rituels initiatiques français des trois premiers degrés de la maçonnerie symbolique, les aspects effectivement antérieurs aux mainmises étrangères dans une antique et authentique corporation initiatique occidentale, voire en partie celtique. Les trop nombreux ajouts chrétiens et hébraïques n'ont, en fait, jamais été que des camouflages, des "dédouanements" opportunistes pour préserver, à travers les tristes et sombres siècles de la nuit chrétienne, un héritage qui est légitimement le nôtre ; mais cela n'a altéré en rien - malgré l'incompréhension ignorante de la plupart des acteurs et transmetteurs - la valeur intrinsèque de rites et de symboles anciens.

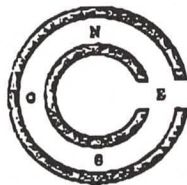
Une fois encore, à la façon des ancestrales navigations, de ces *Imramma* qui menaient des îles du couchant aux sources vives de notre Tradition, les voyages symboliques que nous invite à entreprendre Catarnos-Toncatos se situent bien au-delà de ces simples rituels : ils se présentent comme une "Quête du Graal" conduisant notre esquif des Ténèbres à la Lumière. Notre travail est désormais de retrouver la substantifique moëlle d'un courant initiatique celtique - et païen - dont les mythes, rites et symboles ont bien longtemps été surchargés d'apparences exotiques - et hébraïco-christiques -.

Eunerzh

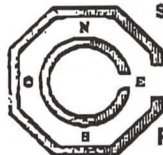
### Influence celtique, sur les plans des sanctuaires chrétiens, basiliques et temples de l'Ordre.

#### sanctuaires gallo-romains

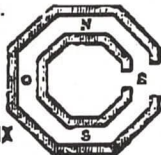
##### PLAN CIRCULAIRE



Sanctuaire de Crozon.



Sanctuaire de St. Révéren (Nièvre).

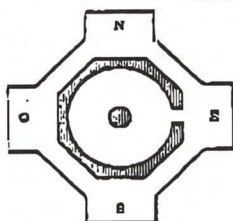


Sanctuaire du Mont-Auxois.

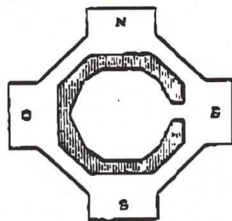
##### PLANS OCTOGONAUX



perspective

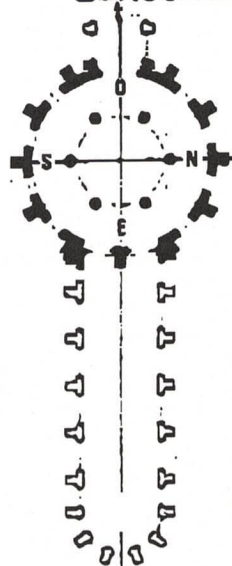


Sanctuaire de Chassenon

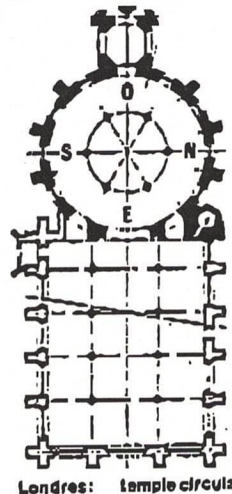


Sanctuaire de Sanxay (Vienne)

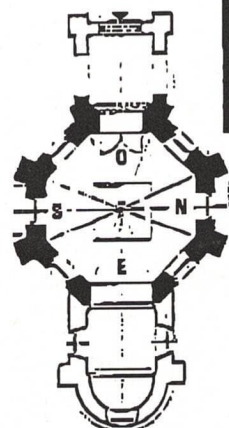
#### sanctuaires chrétiens



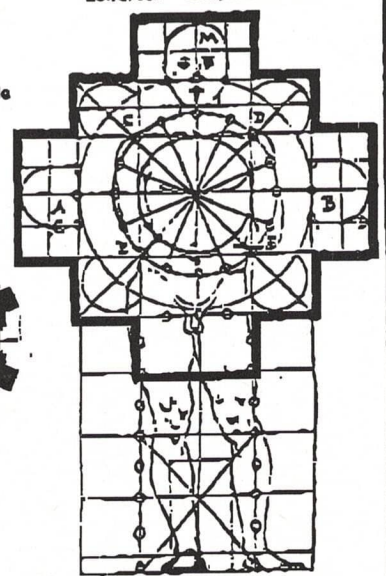
Paris: la chapelle du Temple



Londres: temple circulaire



Laon: plan du temple octogonal



Etude de basilique. XV<sup>e</sup> siècle.

# NOTES SUR QUELQUES RITES ET LÉGENDES CELTIQUES DANS LA MAÇONNERIE

Par Catarnos/Toncatos



CATARNOS &  
ILSUNIRTU  
BRATRI SUU

Pour R. Guénon, la Maçonnerie, sous la forme où elle nous est parvenue, procéderait principalement d'un courant salomonien et d'un courant pythagoricien (1).

La tradition celtique, selon le même, pourrait être regardée comme constituant un des "points de jonction de la tradition atlante avec la tradition hyperboréenne" (2).

Si nous acceptons ces hypothèses, nous pouvons nous demander quels rapports peuvent bien exister entre deux traditions occidentales telles que la maçonnerie moderne et l'ancienne tradition celtique. Il est vrai que Guénon lui-même admet qu'à l'intérieur de l'ancienne maçonnerie opérative, des représentants d'anciennes initiations continentales ont trouvé refuge au sein des organisations de métiers (3).

Voyons les textes.

Certains historiens et philosophes de l'Antiquité ont décelé un apport "hyperboréen" dans le pythagorisme : Hérodate,

7



Maître maçon et  
charpentier gallo-romain d'Autun.

Héraclide du Pont. D'autres ont noté des ressemblances curieuses entre le pythagorisme et le druidisme : interdiction de la représentation anthropomorphique des Dieux, prohibition de l'écriture comme moyen de transmission de la Connaissance, tunique de lin blanc druidique et toge de lin blanc pythagoricienne, immortalité de l'âme et pluralité des incarnations (Cicéron, Diodore de Sicile, Timagène, Valère-Maxime). D'autres enfin ont affirmé que Pythagore avait voyagé en Celtie où il avait été le disciple des druides (Polyhistor, Jamblique, Clément d'Alexandrie).

Les quelques notes qui vont suivre ont pour but de faire connaître quelques documents celtiques que nous avons classés dans l'ordre des rituels français. Déjà d'anciens auteurs maçonniques français avaient fait allusion aux druides et à la tradition celtique. Mais ce n'est guère que depuis trois quarts de siècle que nous commençons à posséder en français une documentation sérieuse. Cette trop brève incursion à travers la tradition celtique nous permettra de noter certaines concordances, et surtout d'insister sur certains points particuliers de ce symbolisme ou de tenter de les éclairer sous un angle nouveau.

Dans cette brève étude, nous utiliserons essentiellement :

a) les documents concernant les Celtes

de l'Antiquité qui nous ont été transmis par les historiens, géographes et philosophes gréco-latins.

b) la littérature païenne du Moyen-Age irlandais.

Nous ne mentionnerons les renseignements fournis par la littérature médiévale galloise et le folklore moderne des pays à substrat celtique (où il est souvent difficile de discerner les éléments celtiques anciens des adjonctions chrétiennes qui les ont contaminés), que lorsqu'ils recouperont des documents païens sûrs, fournis par l'une des deux autres sources.

## L'INITIATION

Tous les rites initiatiques, s'insèrent dans un schéma cohérent et constituent un cas particulier des "Rites de Passage", dont l'importance a été soulignée par le grand folkloriste Arnold Van Gennep :

- a) mort à la vie profane et naissance à la vie initiatique (lumière), ce qui nous amènera à évoquer quelques mythes celtiques de l'Au-Delà : on notera que pour les Celtes, la mort n'était pas un anéantissement - comme pour les Gréco-Romains - mais un simple "passage" d'un état à un autre (César, Pomponius-Méla, Timagène, Diodore, Strabon, Lucain).
- b) transmission de l'esprit de l'ordre (consécration), où nous insisterons sur les rites d'agrégation à certaines organisations celtiques fermées (initiations guerrières surtout, car nous sommes mal renseignés sur l'initiation druidique).

"Les druides en effet, ne livraient pas au vulgaire toute leur science, ils la gardait au contraire presque exclusivement pour eux et leurs adeptes (cf. Taliesin).

"L'homme de la foule ne recevra pas la connaissance". Le barde Taliesin rappelle la nécessité du silence "Je suis un barde, je ne divulgue pas les secrets aux esclaves". Et Immacallam in dà thuarad ("Dialogue des deux Sages"), en donne une justification suffisante "Le sage est un reproche pour tout ignorant".

## LE CABINET DE REFLEXION.

L'ancienne littérature païenne et le folklore irlandais connaissent un séjour souterrain : les tumuli ("sîde"), demeures des Peuples de la Déesse Dana ("Tuatha Dé Danann") auprès desquelles, on recherche l'inspiration et la science. La documentation est trop copieuse et les faits sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples.

Il suffit de signaler les caractères constants de ces "sîde", intéressants à noter du point de vue symbolique : seul parmi les humains, le "héros" celtique (c'est-à-dire celui qui possède les qualifications

nécessaires) peut pénétrer dans ce séjour souterrain, qui offre la particularité d'être étranger à notre temps et à notre espace. Notons aussi que le vieil Irlandais "sîd" qui désigne un tumulus, se rattache à un vieux-celtique sîdos qui signifie aussi paix (4).

## LE DEPOUILLEMENT DES METAUX

En raison de l'ambivalence de ce symbole, nous ne nous attacherons ici qu'au caractère "maléfique" et nous ne traiterons de l'aspect "bénéfique" des métaux qu'ultérieurement (voir : "1er degré : le forgeron") (5).

La tradition celtique possède une légende sur "l'or maudit de Delphes", qui causa la perte de tous ses détenteurs successifs. Cet or, pris par les Gaulois lors du pillage du temple de Delphes (vers 310 avant J.-C.), aurait causé la mort de leur chef Brennos et la dérouté qui s'ensuivit (Pausanias). Rapporté à Toulouse, en Gaule, par les Tectosages (dont une fraction aurait pris part à l'expédition des Balkans), ceux-ci, pour échapper à la malédiction, le jetèrent dans un lac sacré. Après avoir écrasé la révolte des Volques Tectosages (107 avant J.-C.), le consul romain Servilius Cepio s'en empara, mais ce trésor (estimé à 200.000 livres d'or) disparut au cours de son transport vers Marseille ; Cepio, soupçonné de l'avoir volé, fut mis en accusation, exilé et poursuivi par l'infortune jusqu'à la fin de sa vie et ses filles périrent d'une mort honteuse.

Cette légende, qui a son équivalent dans la tradition germanique, est cependant isolée ; après une victoire, les Gaulois avaient coutume d'entasser les armes par monceaux qu'ils abandonnaient comme trophées ou détruisaient en les consacrant aux Dieux, car il eût été sacrilège de s'en emparer (Tite-Live).

La tradition Irlandaise parle des îles de l'Occident, séjour des bienheureux (appelées "Terre des Jeunes", "Terre des Vivants", "Terre sous les Vagues", etc...), où le fer est inconnu (6).

L'énigmatique poème gallois intitulé *Le Combat des Arbrisseaux* (7), ou Cad Goddeu, et attribué au barde Taliésin (VI<sup>e</sup> siècle), se termine par ces vers : "et je serai dans la joie, hors de l'oppression de ceux qui travaillent le métal".

Nous retrouverons plus loin cet aspect maléfique du métal (voir "III<sup>e</sup> degré : Hiram"). Ces légendes celtiques nous rappellent néanmoins, que l'action de l'initié est gratuite et contient en elle-même sa récompense. L'initié est un esprit libre, que l'oppression de l'or ou du fer ne saurait assujettir.

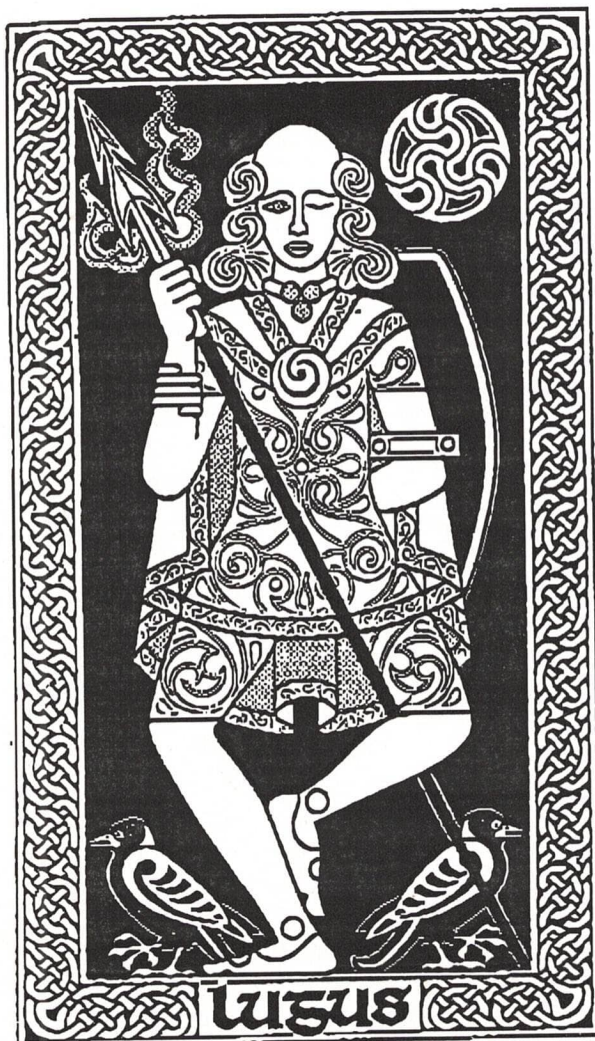


## LA PREPARATION PHYSIQUE du NEOPHYTE

La littérature païenne irlandaise connaît des êtres qui, par leur conformation, rappellent (à un certain point de vue) la tenue du néophyte qui se présente à l'entrée du temple : ce sont le Fo-Môiré (puissances d'En-Bas, maîtresses de la fécondité du sol) qui sont souvent décrits avec un seul pied et une seule main ("let-cois ocus let-lam").

De même, pour pouvoir étudier la magie et vaincre le héros ulata Cúchulainn, les trois fils et les trois filles de Crann Calatin, subissent volontairement des mutilations rituelles qui les rendent semblables aux Fo-Môiré : on leur coupe le pied droit et la main gauche.

Au début de la seconde bataille de Mag-Tured, où les Tuatha Dé Danann vont affronter les Fo-Môiré, Lug (un des champions des premiers) prend une posture rituelle semblable avant d'attaquer les seconds. A l'issue de cette bataille mythique, les Peuples de la Déesse vaincront les Puissances d'En-Bas et les asserviront.



LUGUS dit : Samildanach "Maître de toutes les techniques" et véritable "charpentier de l'Univers", patronne, à la fois, les activités des charpentiers et des forgerons.

Cette attitude porte en vieil-irlandais le nom de *corrguinecht*, qui paraît dériver de *corr* "grue" ; d'une part, parce que la posture habituelle de la grue : patte repliée sous elle-même, rappelle la position "let Cois" sur un pied, qui est celle des Fo-Môiré, d'autre part, cet échassier possédait, chez les Celtes, une connotation "maléfique" ordinairement appliquée aux "sorcières" (cf. le bas-relief gallo-romain des Nautes parisiens).

Or, ces Fo-Môiré représentent dans la tradition irlandaise les états infra-humains. En maçonnerie, le rite pourrait donc se rattacher au processus d'épuisement, d'asservissement des possibilités inférieures (cf. la corde au cou). On notera d'ailleurs que, dans quelques rituels, après avoir présenté les candidats dans cette tenue humiliante, on fait rhabiller le néophyte (qui reprend ainsi un aspect "humain") avant de le réintroduire dans le temple pour recevoir la consécration.

Ces rites ont laissé des traces dans le folklore français : c'est ainsi que dans le Gard, pour se débarrasser des "tréva" (génies malfaisants), certaines pratiques doivent être accomplies avec un pied chaussé et l'autre nu (8).

De même dans le devoir des compagnons couteliers, le réciplendaire doit effectuer plusieurs circumambulations sur un manteau posé à terre, le pied déchaussé sur le manteau, le pied nu sur la terre (9).

## L'ENTREE DANS LE TEMPLE

L'historien byzantin Procope (10), au VI<sup>e</sup> siècle, rapporte que les marins de certains villages gaulois sont affectés au transport des âmes vers l'île de Bretagne : lorsqu'ils touchent le rivage sacré, le conducteur des morts appelle chacun par son nom et sa profession (A la cour de Tuatha dé Danann nul n'est reçu s'il n'a décliné ses titres et talents).

## LES VOYAGES

En maçonnerie, le néophyte effectue ses voyages dans le sens : ouest-nord-est-sud. Nous reviendrons d'ailleurs ultérieurement sur cette question (voir : "1er degré : la Droite et la Gauche").

Pour ces voyages, les langues celtiques nous offrent deux exemples intéressants de "nirukta" :

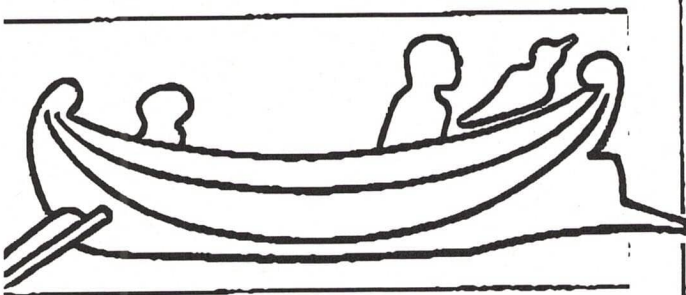
- d'une part le vieux celtique *kerdis* ("pas, chemin, voyage") et le vieux celtique *kerdā* ("art").

- d'autre part le vieux celtique *senton* ("chemin, voyage") et le vieux celtique *sentis* ("trésor"), ainsi les voyages conduisent à la connaissance de l'Art et à l'acquisition d'un trésor spirituel. (cf. "Le tour de France" des compagnons pour l'acquisition de la pratique et des connaissances des métiers).

La tradition païenne irlandaise connaît les "immrama" ("navigations") qui conduisent aux découvertes. Le symbolisme de ces navigations et des escales dans les différentes îles mériterait d'ailleurs une longue étude détaillée qu'il n'est pas possible d'entreprendre ici (11).

Signalons aussi les "questes" irlandaises (telles que La mort des enfants de Tuirenn) et galloises (cycle celtico-chrétien de la Table Ronde : la Queste du Graal, etc...).

Il convient de noter dans cette tradition païenne, le rôle que joue le "véhicule" (navire ou cheval), qui maintient le héros celtique en dehors du Temps et qui nous rappelle l'impossibilité qu'il y a, pour celui qui s'est engagé dans la voie, de revenir en arrière, sous peine d'anéantissement (12).



Registre inférieur de l'autel du dieu au maillet de la Place de Lenche à Marseille.

Qu'il s'agisse de navigations ou de chevauchées, le héros celtique, à chaque escale ou à chaque étape, affronte une épreuve qui permet de confirmer ses qualités morales, et avant d'avoir pu profiter des fruits de sa victoire, doit continuer sa route, seul, après avoir reçu les conseils d'un nouveau guide ; cette impression de solitude, souvent exaltante, parfois déprimante, est la caractéristique du héros celtique et ceux qui sont en marche sur le sentier qui mène à l'initiation effective l'ont maintes fois ressentie (13).

## LES PURIFICATIONS ET LA LUMIERE

Selon Strabon (14), les druides enseignaient que l'eau et le feu étaient les constituants de toute chose, et qu'à la fin des temps, l'eau et le feu détruiraient tout.

Les Scholies de Berne (commentant les vers 445-446 du Livre I de la "Pharsale" de Lucain) précisent que les sacrifices à Esus avaient lieu par pendaison aux arbres (air), ceux à Teutatès par suffocation dans une cuve (eau) ; (cf. le martyre de Sainte Reine, à Alise, le 7 Septembre 251), et ceux à Taranis par crémation (feu).

L'ancienne littérature irlandaise connaît des morts quasi-rituelles par les deux éléments : eau et feu. C'est ainsi que Flann, assiégé par ses ennemis, se noie dans une cuve pendant que le toit de sa maison incendiée s'effondre sur lui ; de

même, Dima, blessé par un fer, se noie dans une cuve pendant que la forteresse en flammes s'écroule sur sa tête.

Avant de poursuivre plus avant, insistons sur le fait que le héros celtique, avant de mourir victime de la conjuration des éléments, est blessé par un fer. Certains des rituels maçonniques connaissent un simulacre de blessure au bras, mais les commentaires actuels semblent ne le considérer que comme une épreuve supplémentaire destinée à s'assurer du courage du récipiendaire. Il est possible qu'anciennement on ne se soit pas contenté d'un simulacre, mais qu'il se soit agi effectivement de "tirer un peu de sang" (cf. le percement de l'oreille dans certains anciens devoirs maçonniques) et que le commentaire édulcoré que nous connaissons ne rende plus compte du véritable caractère de cet ancien rite qui s'apparente à celui de la "fraternité par le sang".

Ce rite, appelé en vieil-irlandais : sang de l'accord et de l'unité ("crò cotalg ocus oentad"), était pratiqué dans les vieilles initiations guerrières gaéliques (cf. Initiations de Cù-Chulainn et de Fer-diad par Scathach) et est encore attesté en Irlande à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle (15). Une expression employée par César ("fratres et consanguinei") permet de supposer qu'un rite semblable était pratiqué par les Gaulois, alors qu'il était inconnu des Romains qui employaient l'expression : "alliés ou amis" ; d'ailleurs, Pomponius Méla note que de son temps (époque de Claude : 41 à 54), les druides prélevaient quelques gouttes de sang humain lors de certaines cérémonies.

Mais il existe dans les légendes païennes irlandaises une sorte de scénario rituel beaucoup plus complet qui a été étudié par Mlle Cl. Ramnoux (16) et que l'on peut résumer ainsi : le roi, blessé par un fer, périt noyé dans une cuve, brûlé dans un incendie, étant cerné par les fers de lances ou d'épées (c'est notamment le cas des Rois Diarmuid Mac Cerbhail et Muircertach Mac Erca).

Analogiquement, nous arrivons ainsi au moment où le récipiendaire, après avoir subi les purifications par l'eau et le feu, reçoit la lumière et se voit menacé par les glaives tenus de la main gauche (voir : "1<sup>er</sup> degré : la droite et la gauche").

Ajoutons qu'à ce moment, le néophyte est placé à l'Occident - le pays des morts chez les Celtes et beaucoup d'autres peuples - (17). Sa naissance à la vie Initiatique va le faire passer de l'Occident à l'Orient.

## LA CONSECRATION PAR L'EPEE ET LE MAILLET.

Le maillet, en tant qu'"outil" sacerdotal, ne se rencontre guère qu'en maçonnerie et dans la tradition celtique ; la tradition germanique connaît le marteau.

Il existe dans les langues gaéliques un curieux cas de nlrakta entre l'ordre, le maillet et le pouce : en effet, nous trouvons en vieux-celtique une racine ord- qui désigne le maillet : irlandais, ord, écossais ord, mannois oard.

Dans ces langues, le pouce qui aux deux premiers grades, frappe les mêmes coups rituels que le maillet, est un diminutif du nom du maillet : Irlandais ôrdog, écossais ordag, mannois ordoag "pouce".



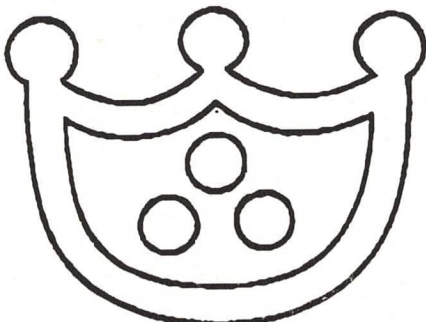
Par ailleurs, dans les représentations de la Tène II, l'épée est suspendue à un ceinturon du côté droit, ce qui suppose qu'elle était dégainée de la main gauche.

Nous avons déjà étudié le symbolisme du maillet et de l'épée dans la tradition celtique (18), ce qui nous dispensera de longs développements à ce sujet.

Rappelons seulement que la maçonnerie continentale est en parfait accord avec les données celtiques : le maillet ("outil" sacerdotal) est tenu de la main droite, et l'épée ("outil" royal) est tenue de la main gauche.

#### LA REMISE DU TABLIER

Le rituel dit que le tablier est l'"emblème du travail" : pour les Maçons, il



Détail d'un symbole figurant sur une monnaie des Elvetii.

revêt donc un caractère "sacré", qui est en contradiction absolue avec les conceptions de la tradition judéo-chrétienne (Genèse : chap.3, versets 17 à 19). Jusqu'à ces dernières décades, ce tablier était traditionnellement en peau de porc. En raison du caractère sacré du tablier, on ne peut songer à une tradition "salomonienne", car, pour les Sémites, le porc est un animal impur. Pour les Celtes, le porc sauvage, loin d'être considéré comme impur, est au contraire le symbole du druide, l'initié celt.

Dans un texte irlandais très important et sur lequel nous reviendrons, les fils de Tuirenn partent à la conquête d'une peau de porc, qui guérit toutes les blessures lorsqu'on s'en enveloppe le corps, et ils mourront lorsque, après avoir été grièvement blessés, Lug refusera de leur prêter cette peau qui les sauverait. Ce rôle protecteur a d'ailleurs été noté par F. Ménéard et J. Boucher (19).

Ajoutons que les druides irlandais s'enveloppaient dans la peau encore fumante d'un taureau ou d'un boeuf qui venait d'être sacrifié pour se livrer à la divination. De même, le Gallois Rhonabwy s'endort sur une peau de bouvillon pour obtenir une vision (20). Le druide irlandais Mog Ruith possédait une peau de taureau brun sans cornes dont il se couvrait les cuisses (21).

#### LA CHAÎNE D'UNION

On trouve un rite semblable dans les initiations guerrières des Gaëls. C'est ainsi que Cû-Chulainn, Fer-Diad et les autres disciples de Scathach - après avoir accompli le rite de fraternité par le sang auquel nous avons déjà fait allusion - se prennent par les mains et jurent de se considérer désormais comme frères et de donner leur vie l'un pour l'autre.

#### L'INCINERATION DU TESTAMENT

Diodore de Sicile (V,28) rapporte que, lors des funérailles, les Gaulois livraient aux flammes des lettres à destination des morts.

Le néophyte étant mort symboliquement à la vie profane, toute trace de ce qu'il fut ou pensa antérieurement doit disparaître avec le vieil homme qu'il a été, car une vie nouvelle commence pour lui.

#### LE PREMIER DEGRÉ

Les Tuatha Dé Danann de la mythologie irlandaise sont les "peuples de la déesse Dana", appelés aussi : Tuatha Dé "les peuples de la déesse". Ce sont des gens de métier ("aes dâna") qui ont appris la magie, toutes sortes de techniques et d'arts libéraux, mais qui ne comprennent pas de cultivateurs (22).

Dana (dont on trouve l'équivalent dans le Don des Brittons) peut donc s'interpréter niruktiquement comme la déesse des métiers : les Tuatha Dé Dénann seraient donc "les peuples de la déesse des métiers". César traduit en termes romains la même idée lorsqu'il déclare que les Gaulois adorent principalement Mercure (23), et à l'époque gallo-romaine, nous connaissons des autels, stèles, etc... élevés par des corporations : nautoniers, forgerons...

Revenons aux peuples de la Déesse des Gaëls, et voyons brièvement les principales spécialités de ce "panthéon" celtique.

### TROIS-CINQ-SEPT

1°) le druide Eochaid oll athir ("le père de tous"), surnommé aussi dag-dâ ("le dieu bon"), et ruad rofhessa ("le rouge de la science suprême"), qui représente la Sagesse.

2°) le champion Ogma (qui passe pour l'inventeur de l'écriture gaélique appelée ogam) - Ogmios pour les Galates, chez qui il était un dieu de l'éloquence (24) - et qui représente la Force.

3°) le roi Nuada arget-lam ("à la main d'argent"), - auquel correspond chez les Brittons: Lludd llaw-ereint ("à la main d'argent") -, qui représente la Beauté.

A ce triumvirat s'ajoutent :

4° le médecin Diancecht.

5° le forgeron Goibniu, - auquel correspond Govannon, fils de Don chez les Brittons - que nous aurons l'occasion d'évoquer à nouveau.

Ces cinq forment ce que certains celtisants ont appelé "l'état-major" des Tuatha Dé Dannan, auxquels peuvent s'ajouter deux autres techniciens :

6° le charpentier Luchtaine,

7° le chaudronnier Credne.

Au-dessous, on trouve tout le menu fretin des Peuples de la Déesse.

### LE GRAND ARCHITECTE

Mais au-dessus, et en quelque sorte en dehors d'eux (car il participe par sa généalogie à la fois des peuples de la Déesse et des Fo-Môiré), se tient Lug, le maître en tous arts, l'artisan par excellence qui possède à lui seul chacune des techniques personnelles des divers membres des peuples de la Déesse, techniques qui symbolisent autant de modes d'acquisition de la Connaissance.

Lorsque Lug, fils de Cián, se présente devant Tara, la ville sainte de l'Irlande païenne, le portier le "tuile", car "nul n'est admis à Tara s'il ne possède un art" (c'est-à-dire des qualifications). Lug se déclare successivement : charpentier, forgeron, champion, harpiste, guerrier, magicien, médecin, chaudronnier (25) ; le roi Nuada, reconnaissant que s'il possède bien un charpentier, un forgeron etc..., il ne connaît personne qui cumule à lui seul toutes ces techniques, le fait entrer et lui abandonne son trône pendant neuf jours (26).

C'est pourquoi Lug est surnommé il-danach ("qui possède les techniques nombreuses"). Il est également surnommé grianinech ("visage de soleil"), et on comparera le symbole qui orne la tête du compas à certains hauts grades (27). Notons enfin que Lug est aussi surnommé lam-fhada ("à la longue main") et a son équivalent dans Llew llaw-gyffes ("à la main habile") de la tradition britannique.

Ainsi Lug apparaît comme l'Universel Artisan, une sorte de demiurge. Celui qu'évoque le barde gallois Taliessin (VIème siècle) dans ses Dépouilles de l'Abîme : *"Gloire au seul souverain, Suprême Ordonnateur des cieux éblouissants et de la mer profonde ; gloire au Maître suprême, universel Seigneur, dont le règne s'étend jusqu'aux confins du monde !"*.

### LE TEMPLE

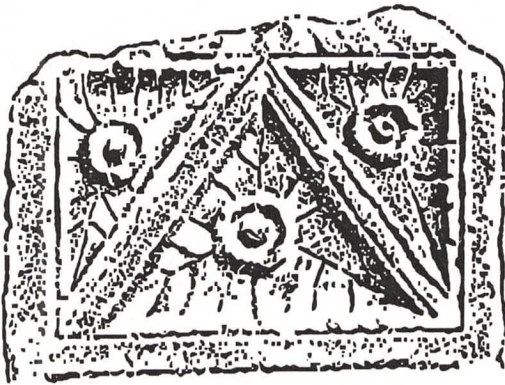
Dans l'actuelle maçonnerie, la direction du temple est ouest-est. On observera, sans pouvoir trancher sur les raisons exactes qui ont fait adopter à celle-ci ce type d'orientation, qu'elle apparaît opposé à la direction utilisée dans l'ancien rituel opératif où "le Trône de Salomon", place réservée au Vénérable Maître en Chaire, était situé à l'occident et non à l'orient (28). Cette orientation qui plaçait l'entrée du temple à l'est, y était conforme à celle que l'on connaît dans les antiques sanctuaires celtiques comme dans ceux de l'Attique, où la statue du dieu faisait face au levant. L'habitat traditionnel des Celtes, que l'on sait homologable au temple, était lui-même construit et orienté de la sorte : l'ouverture unique de la demeure, face à "l'oeil du jour", impliquait que le tégas, ou chef de famille, qui à l'intérieur de son foyer remplissait les fonctions de maître et prêtre, se tienne à l'ouest dans sa loge, face à ce lumineux, afin d'y voir se lever l'astre du jour et défendre d'un seul jet de lance l'accès de sa demeure.

Il reste donc à prouver que ce changement de direction touchant à l'orientation de loges dans la maçonnerie spéculative actuelle, n'est pas une innovation moderne contraire à la tradition ancienne ; s'agit-il de l'adoption d'un système référentiel symbolique emprunté

d'une autre tradition étrangère à l'art des constructeurs occidentaux ? Ou serait-il motivé pour de simples raisons de convenance, comme apparaît celle qui fait adopter aujourd'hui aux prêtres de l'église catholique la singulière mode d'officier en tournant le dos à la lumière devant un parterre profane de fidèles, ce qui pourrait être interprété symboliquement comme un "signe des temps" ?

## L'ORIENT : LE TRIANGLE, LE SOLEIL, ET LA LUNE

L'orientation celtique se prend face à l'orient, et dans les langues gaéliques, les mêmes expressions signifient : devant et vers l'est, - derrière et vers l'ouest -, à droite et vers le sud -, à gauche et vers le nord.



Détail d'une stèle funéraire gallo-romaine de Saverne, dédiée à TUCNO CINTI : divisée en trois triangles décorés chacun d'une rosace à trois points.

Le triangle, figuration géométrique du nombre trois, se retrouve avec insistance dans la tradition celtique :

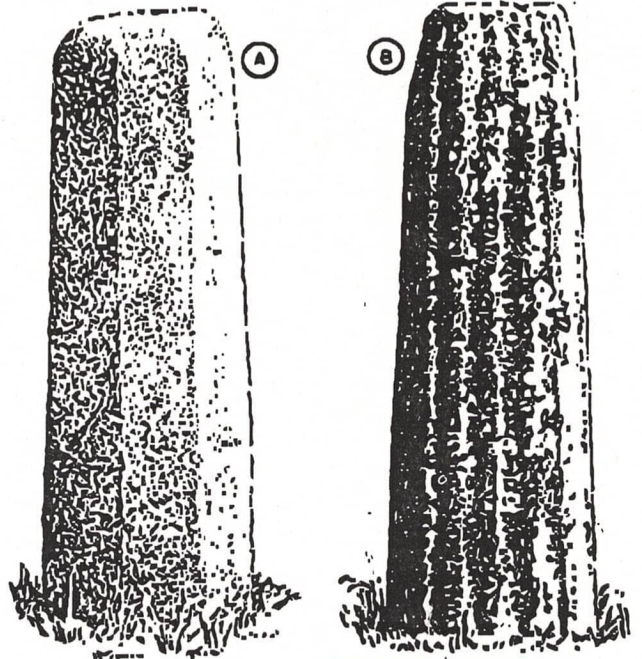
L'île triangulaire - la Grande Bretagne -, où druides gaulois et irlandais allaient parfaire leur initiation (29) ; à dix-huit siècles d'intervalle, c'est à partir de la Grande-Bretagne que la maçonnerie allait à nouveau rayonner sur le continent.

De même, il est remarquable que l'abbaye primitive de Saint-Benoist-sur-Loire - qui s'élevait au centre de la Gaule, sur l'emplacement du nemeton gaulois (30) -, ait eu la forme triangulaire (selon Thierry d'Amorbach, qui écrivait vers 1011-1019).

Dans l'ancienne Irlande, on jurait par le soleil et par la lune (grian agus esca) (31). La même pratique existait en Gaule et Saint-Eloi (588-659), dans le sermon qui nous a été conservé, interdit à ses catéchumènes, de jurer par ces deux luminaires. Ce serment n'est d'ailleurs pas entièrement tombé en désuétude, puisqu'il y est fait allusion dans l'Evangile des Quenouilles (XV<sup>ème</sup> siècle), et qu'il a laissé des traces dans le folklore jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle (32).

## LES COLONNES ET LES PILIERS

Nous savons qu'en Gaule, les pierres levées ont été l'objet d'un culte, de l'époque néolithique jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle au moins (33) et que, dans plusieurs provinces, certaines pratiques se sont continuées jusqu'à une époque très récente. Nous connaissons aussi les "lechs" gaulois : lisses (mâles) et rayés (femelles).



A-Lec'h octogonal de Kertess en Plouguernevel C.d'A.  
B-Lec'h circulaire cannelé de Ste Triphine. C.d'A.

De même, les piliers de pierre de l'ancienne Irlande étaient l'objet d'un culte ("Les hommes sages et leurs initiés étaient sur leurs colonnes de prière et sur leurs bancs de magie" [manuscrit de Trinity Collège] (34)), et il serait fastidieux d'énumérer, même les plus célèbres. Nous ne retiendrons ici que les toponymes Mag Tured (qui ont été traduits par : "la plaine des piliers"), qui sont mentionnés dans le cycle mythologique irlandais.

C'est en effet lors de la première bataille de Mag Tured (Moytura Conga ou Moytura du Sud, près de Cong, dans le Comté de Mayo) que les peuples de la Déesse, après avoir débarqué en Irlande, ont vaincu la coalition des Fir-Bolg, des Gaileoin et des Fir-Donnann, et se sont, par leur victoire, rendus maîtres de l'île.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le noter, c'est à la seconde bataille de Mag Tured (Moytura du Nord, près de Sligo), que les peuples de la Déesse écrasent les puissances d'En-Bas (Fo-Môiré).

## LE FORGERON ET LE CHARPENTIER.

En Occident, les Celtes apparaissent comme les hommes de l'Age du Fer (périodes de Halstatt et de la Tène). Les forgerons devaient jouer un rôle important au sein des

collectivités gauloises ; selon Pline (35), c'est le forgeron helvète Hélico qui fut à l'origine de l'invasion de la Cisalpine par les Gaulois. L'existence de corporations de forgerons est confirmée par les découvertes archéologiques, et notamment par l'inscription en langue gauloise découverte à Allise-Sainte-Reine en 1839 : "*Martialis Dnnotali ieuru Ucuete sosin celicnon etic gobedbi dugiiontillo Ucuetin in Alisila*" (36), que l'on a traduit : "(Moi) martialis (fils) de Dnnotalos, je dédie à Ucuete ce monument, ainsi que les forgerons qui honorent Ucuete à Alésia". Le nom du dieu Ucuete rappelle d'ailleurs le nom du forgeron légendaire de l'épopée irlandaise : Uchadan, selon le Livre des Quatre Maîtres, - ou Ugdén, selon les Annales de Clonmacnois (37).

L'Irlande connaît également Goibniu, un des cinq de l'"état-major" des peuples de la Déesse : il est à la fois forgeron et échanson des dieux.

Le folklore et l'hagiographie des pays à substrat celtique connaissent d'ailleurs un certain nombre de légendes où le forgeron est opposé à Marie ou à un saint évangélisateur local, et l'hymne de Saint-Patrick implore le secours du dieu des chrétiens contre les "sortilèges des femmes, des forgerons et des druides".

Ainsi, à basse époque, le forgeron n'apparaît plus que comme sorcier, mais anciennement il a eu un rôle religieux dont l'un des derniers témoignages est vraisemblablement le privilège qu'avait, jusqu'à une date récente, le forgeron du village écossais de Gretna Green de conclure les mariages en frappant l'enclume de son marteau.

On a déjà souligné, qu'en Gaule, les ouvriers en métaux fusionnèrent dans les mêmes corporations que les charpentiers (38). La vieille littérature irlandaise connaît aussi un personnage : "Gobhann Saer", ("le forgeron charpentier"), qui, par son nom même, participe aux deux techniques. On aura remarqué également que lorsque Lug est "tuilé" (c'est-à-dire chargé de vérifier la qualité maçonnique du visiteur) par le portier de Tara, il se déclare d'abord charpentier, puis forgeron.

Or, au maçon méditerranéen correspondait le charpentier celte et germain : vers 630, la guilde des charpentiers construisait encore une église de bois à York.

Par ailleurs, les langues gaéliques présentent un cas intéressant de "nirukta", car elle nous offrent un exemple de rencontre homonymique entre mots issus de racines différentes :

1°) vieux-celtique *su-viros*, qui a donné l'irlandais et l'écossais *saor* (prononcer *sâr*) et le manx *seyer*.

2°) vieux-celtique *SAIROS*, d'où l'irlandais et l'érse *saor* et le manx *seyr* (39).

Ces deux racines signifient respectivement : 1) "l'homme libre" - 2) "architecte, charpentier" et sont devenues homophones

dans les langues néo-celtiques (cf. l'exemple du mot francs-maçons).

Dans un ordre d'idées voisin, signalons qu'au breton *kalvez* - "charpentier", correspond le gallois *celfydd* (vx. celt. *calbidos*), dont l'un des sens est : initié. Les Compagnons Menuisiers du Devoir de Liberté portent des rubans : verts, blancs et bleus (40) : ce sont les couleurs du Gorsedd des Bardes, des trois grades "bardiques".

Remarquons aussi, que, étymologiquement, le mot "loge" évoque un abri de feuillage (germanique *laubja*).

La conquête romaine amènera, dans l'Europe du Nord-Ouest, le remplacement des modes de construction celto-germaniques en bois par la construction méditerranéenne en pierre. Nous trouvons sans doute un écho de cette évolution dans une curieuse tradition conservée par les maçons du Bocage normand : autrefois, les pierres croissaient comme la végétation qui couvre la terre et la sève circulait par les veines de la pierre, mais Saint-Pierre les charma (41). Il est intéressant de souligner que ce n'est pas la naissance ou l'action du Nazaréen qui a provoqué cette "solidification" végétale (42), mais l'action de Pierre, premier évêque de Rome.

## LA DROITE ET LA GAUCHE

Dans la tradition celtique, la droite a un sens favorable, et la gauche un sens défavorable.

C'est ainsi que les cavaliers du contingent éduen arrivant en renfort aux légions romaines devant Gergovie, se font reconnaître de César en se dénudant le bras droit pour montrer leurs intentions pacifiques. Sur les autels gallo-romains, de nombreux dieux sont représentés avec l'épaule et le bras droits dénudés (Esus sur l'autel de Paris ; le dieu au serpent et la déesse de l'autel de Dennevay en Saône-et-Loire, etc...)

Les exemples irlandais sont trop nombreux pour que nous songions à les énumérer ; nous nous bornerons à quelques textes qui, ayant été traduits en français, sont facilement accessibles (43). Amairgin - débarquant le premier parmi les fils de Mile qui viennent prendre possession du pays -, pose le pied droit le premier sur la terre d'Irlande (44). En résumé, pour la tradition celtique, poser le pied droit le premier, présenter l'épaule et le flanc droits, sont d'un heureux présage et une marque de courtoisie.

De même, lors de la marche rituelle (45), le frère, introduit dans le temple, présente le flanc droit à l'orient. Lors des circumambulations (solaires), notamment lors de l'allumage des flambeaux des trois piliers, les officiers présentent également le flanc droit au centre de la loge, symbole de l'Axe du monde.

A contrario, dans les textes irlandais, montrer le flanc gauche est un signe de malheur, d'hostilité, de bravade ou une incorrection (46).

Le même symbolisme permet d'expliquer pourquoi les glaives sont tenus de la main gauche, et pourquoi les frères présentent ainsi le flanc gauche au néophyte qui vient de recevoir la lumière : ce geste souligne d'ailleurs la deuxième partie du commentaire du rituel (cf. "les purifications et la lumière", in fine").

De même, le néophyte effectue ses voyages dans le sens solaire.

### LE NOMBRE TROIS.

#### L'ACCLAMATION

Pour les Brittons, le nom divin est entendu comme trois cris, que la cosmogonie du Barddas assimile aux trois Rais de Lumière ; c'est pourquoi il est souvent question dans les textes gallois des "trois cris de lumière" (47), qui sont à rapprocher des trois cris plus hauts que l'abîme ("diaspad uwch annwyn") dont Kulhwch menace le portier de la cour du roi Arthur (48).

De même, pour les fils de Tuirenn, les trois cris sur la colline constituent la dernière des épreuves qui leur a été imposée par Lug pour obtenir la paix ; mais cette dernière épreuve causera la mort des trois frères, car après avoir assassiné Ciân, père de Lug (voir : "IIIème degré : Hiram"), ils ne sont plus qualifiés pour proférer le triple cri.

#### LA BATTERIE DE DEUIL

Dans la tradition gaélique, on trouve fréquemment mention des "trois grands cris de douleur", des "trois hautes lamentations". Nous nous bornerons à citer quelques épisodes des Contes Ossianiques, traduits par Roger Chauviré. Elles sont poussées : par les hommes de Lir lorsqu'ils apprennent l'enchantement dont ont été victimes les enfants du roi (pp.71-72), par les enfants de Lir eux-mêmes, en revoyant l'emplacement du palais de leur père (p.79), par les Fiana, en retrouvant leur chef Find, devenu un vieillard sur le mont Cuilinn (p.114), par Find et les Fiana lors du départ d'Oisín en compagnie de Niamh à la Tête-Dorée, vers la Terre des Jeunes (p.163), lors de la mort de Diarmuid ; par les Fianna (p.220), par les hommes du clan de Diarmuid (p.221), puis par Oengus et les Peuples de la Déesse (p.222).

Ce rite, appelé corranach en gaélique, était accompagné de claquements de mains bostogarlós, Irl.bosgairé ; il fut

encore pratiqué en 1736, lors des funérailles du célèbre chef rebelle écossais Rob Roy Mac Gregor.

#### L'ACCOLADE FRATERNELLE

De même, les trois baisers sont fréquemment mentionnés chez les Gaëls : c'est ainsi que Lug, après avoir découvert le corps de son père assassiné, donne trois baisers au cadavre de Ciân (49).

Cû-Chulainn et Fer-Diad, son frère de combat, chaque soir, à l'issue de leur combat quotidien qui durera trois jours, - "s'approchant l'un de l'autre et, se passant le bras autour du cou, se donnent trois baisers" (50).

#### AUTRES EXEMPLES

En dehors des cas particuliers que nous venons d'évoquer, le nombre trois se retrouve avec instance dans la tradition celtique :

Citons : le dieu tricéphale des Rèmes (peuple qui habitait une partie du territoire des actuels départements de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes), les trois grues des autels gallo-romains de Paris et de Trèves.

Selon une tradition galloise, la science aurait été écrite toute entière sur trois baguettes de bois (51).

L'action est parfaite en trois coups : c'est ainsi que, au cours de la seconde bataille de Mag Tured (paragr.122), Goibniu forge les épées et les pointes de javelots en trois coups, Luchtaine façonne les poignées et les hampes en trois coups, et Credne fabrique et place les rivets en trois coups.

Nous n'insisterons pas sur les formes triadiques des anciens gallois qui sont bien connues, et nous nous bornerons à n'en citer qu'une : "trois conditions sont nécessaires pour recevoir :

*Un oeil qui soche voir la nature,  
un coeur capable de la sentir,  
un esprit qui ose la suivre" (52).*

Mais la triade n'est pas inconnue des Gaulois et des Gaëls.

Dionysos Laërce nous a transmis un exemple de triade gauloise qu'il a recueillie auprès des druides (53) :

*"révéler les dieux,  
ne rien faire de mal,  
s'endurcir au courage".*

Le dialogue entre Cothralge fils de Calpurn (c'est Saint Patrick, évangéliste de l'Irlande) et Caillté fils de Crunnchu fils de Ronann (qui est représenté, avec Oisín fils de Find, comme l'un des derniers païens

d'Irlande) en offre un autre exemple : en écoutant le récit des exploits chevaleresques des Fianna, Saint Patrick s'étonne de la haute valeur morale des païens et demande : "Qu'étoit-ce qui vous préservait tels dans votre vie ?".

Et le "fáinid" Caité répond par cette triade :

*"La vérité qui était dans nos coeurs,  
la force dans nos bras,  
l'honneur sur nos langues" (54).*

## LE DEUXIEME DEGRE

### LE NOMBRE CINQ ET LE PENTAGRAMME ETOILE

Nous avons déjà fait allusion au nombre cinq, à propos de "l'état-major" des Tuatha Dé Danann (cf. : "1er degré : trois-cinq-sept").

Le pentagramme étoilé se retrouve sur les monnaies gauloises : associé à l'aigle et au serpent chez les Carnutes (Orléanais), associé au cheval cornu et au croissant lunaire chez les Calètes (Pays de Caux).



Notons que ce symbole figure naturellement sur l'"oeuf de serpent" des druides (oursin fossile) qui, selon Pline, servait de talisman, et dont on a retrouvé de nombreux exemplaires dans les tombes gauloises et gallo-romaines (55).

De même, dans la tradition celtique, la pomme est symbole de connaissance, et la section du fruit par l'équateur fait apparaître au milieu de la pomme le pentagramme étoilé.



Vue de dessus.



le Micraster, ou  
"Oeuf de serpent"  
des druides.

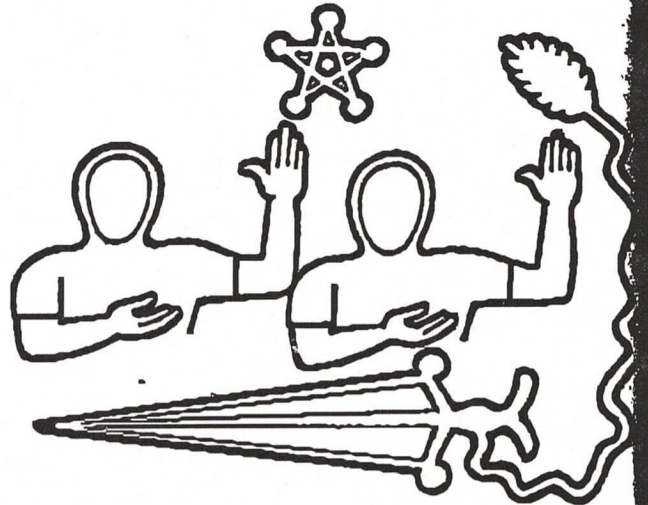
Enfin l'arme de Lug (personnage mythique que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer) est, selon les textes païens irlandais, une lance à cinq pointes, qui paraît bien reproduire le même symbole.

Bien que la mention de l'étoile flamboyante en maçonnerie n'apparaisse qu'en 1737, la localisation de ce symbole dans l'angle nord-ouest est intéressante à noter, car elle indique la direction de la montagne de Hérédome et de l'Ultima Thulé.

## L'EPI

L'épi se trouve figuré sur de nombreuses monnaies gauloises :

- tantôt seul, chez les Eduens, les Redons et les Cenomans,
- associé à un triscèle chez les Arvernes,
- tantôt naissant de la garde d'une épée, comme chez les Unelles ; ce qui rappelle l'aspect chevaleresque attribué au second degré de la maçonnerie (56).



## LE TROISIEME DEGRE

### LA CHAMBRE DU MILIEU

Il existait en Irlande, à l'intérieur de Tara, résidence du Haut-Roi, une salle d'assemblée et de festin, où se réunissaient régulièrement, à la date de la fête païenne de Samain, marquant le début de l'année celtique, les quatre principaux rois de province. A cette assemblée s'y discutait les lois, règlements et devoirs applicables à tous le pays. Le nom de cette salle qui ressemblait à un grand hall rectangulaire de plus de 750 pieds de long était connu en vieil irlandais : la Tech Midechuarta "Maison du milieu du circuit".

Tara, ville sainte du paganisme, était elle-même considérée comme la capitale d'une cinquième province centrale et de toute l'Irlande, axe et pivot du royaume,

elle était constituée à partir du prélèvement d'une parcelle des quatre territoires environnants. Cette micro-province, siège du Roi suprême, était désignée sous le nom de Mide, anglicisé en Meath, désignant justement et symboliquement le "Milieu".

## LE NOMBRE SEPT

Toujours en Irlande, la réunion de sept filid ("voyants, poètes"), - représentant chacun un des sept grades de poètes - est nécessaire pour qu'ils puissent valablement prononcer l'excommunication païenne du glam dicinn(57).

Il faut sept ans à Finegas pour capturer le saumon de sagesse sur les bords de la Boyne, la rivière sacrée d'Irlande ; du jour où Find l'eut mangé, il posséda la connaissance universelle (58).

Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'évoquer d'autres exemples.

## AMON

Nous savons que Hiram, architecte ou charpentier, ne correspond à aucun des personnages de ce nom mentionnés dans la Bible et qu'il a été anciennement désigné dans la maçonnerie opérative sous le nom d'Amon, Aymon (59). Notons que dans ce nom, Aymon est le cas régime, le cas sujet étant Aymes.

Nous trouvons dans cette chanson de geste des fils d'Aymon, un thème mythique. Bayart est le vieux cheval magique du paganisme celto-germanique au nom lui-même bien celtique qui provient de : Bagareton "qui court au combat" (60).

Quant aux héros, ils ont vraisemblablement vécu à l'époque de Charles Martel, ainsi que l'a montré Longnon (61), et non à l'époque de Charlemagne ; il semble d'ailleurs qu'en ce milieu du VIII<sup>ème</sup> siècle, l'invasion musulmane ait provoqué un dernier sursaut du paganisme en Gaule (62), et certains chefs ennemis qualifiés de "Maures" ou de "Sarrazins" par les textes médiévaux portent en réalité des noms à consonnance celtique (63).

Résumons le récit : les quatre fils Aymon, "cousins" du magicien Maugis et fidèles du cheval Bayart, s'attirent la haine de Charlemagne et doivent mener l'existence de hors-la-loi de la Wallonie à l'Aquitaine. Pendant une vingtaine d'années ; escarmouches, batailles, sièges de forteresses, trahisons se succèdent ; au cours de ces multiples épisodes, alors que l'empereur apparaît vindicatif et parjure, les Quatre Fils jouent constamment un rôle sympathique. Nous passons sur les détails de l'affabulation et les anachronismes dont les clercs des XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles ont émaillé le récit.

Finalement, la rude chanson de geste s'effondre dans le bénitier : le magicien Maugis se fait ermite ; Renaud de Montauban, pour obtenir son pardon et celui de ses trois frères, accepte de livrer Bayart à Charlemagne. L'empereur, renouvelant un geste rituel emprunté au paganisme, tente de sacrifier le cheval en le faisant précipiter dans la Meuse, au pont de Liège, mais Bayart échappe à ce sacrifice par noyade et regagne libre la forêt des Ardennes, où chaque année on l'entend hennir au solstice d'été.

Renaud de Montauban entreprend la construction d'une église à Cologne et est tué par les maçons qui jettent son corps dans le Rhin (de même que Bayart avait été précipité dans la Meuse). Replacée dans la perspective de la légende, la mort de Renaud évoque le châtement d'un traître ou d'un renégat, plutôt que les conséquences d'une rivalité professionnelle.

Il semble que nous soyons bien loin de la légende d'Hiram : et pourtant il nous reste ce nom de Amon.

En maçonnerie, cette légende d'Amon-Hiram est essentiellement un mythe de mort et de résurrection, qui évoque la fête irlandaise de Samain, en vieux-celtique Samonios. Or, en brittonique, les *s*-initiales suivies d'une voyelle passe à *h*- vers le VII<sup>ème</sup> siècle, mais le *m*- intervocalique serait passé à *v*- vers le XI<sup>ème</sup> siècle. Pour expliquer le passage de Samonios à Hamon, puis à Amon, il faut donc supposer que ce nom a été emprunté à une langue brittonique entre le VII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècles : c'est précisément l'époque où les textes médiévaux situent cette chanson de geste (64).

## HIRAM

Il existe dans la tradition irlandaise une légende (que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer plusieurs fois) qui présente avec la légende d'Hiram de nombreuses similitudes : c'est l'histoire des enfants de Tuirenn.

Au retour de la seconde bataille de Mag Tured - c'est-à-dire à l'époque de Samain-Samonios, vers le 1<sup>er</sup> Novembre -, les trois fils de Tuirenn : Brian, Iuchar et Iucharba (65) rencontrent Cián (66), père de Lug, dans la plaine de Muirthemné, le lapident et enfouissent son cadavre.

Ici les trois mauvais compagnons sont trois frères. De plus, nous voyons apparaître le nombre sept : lorsque Cián demande grâce, Brian lui répond : "J'en jure par les Dieux de l'Air, si la vie pouvait te revenir sept fois de suite, je te l'arracherai chaque fois" ; après le meurtre, les trois frères assassins doivent ensevelir le cadavre de Cián sept fois de suite : six fois la terre le rejette, refusant de cacher le crime : ce n'est qu'à la septième tentative que la terre garde le corps.

Dans la tradition brittonique, rapportée dans le mabinogi intitulé Math, fils de Mathonwy, ce n'est pas le père de Lug, mais Lug lui-même - ou plus exactement son équivalent gallois : Lleu -, qui est assassiné par trahison, et qui ressuscite.

Lleu llaw gyffes ("Lleu à la main habile") est fils d'Ariarot ("roue d'argent" c'est-à-dire la couronne boréale), et neveu de Gwydyon.

Ce Gwydyon est d'ailleurs un curieux personnage : son nom vient de *vid* "connaissance". Il est à la fois l'un des trois magiciens et l'un des trois astrologues bénis de l'île de Bretagne, selon les Triades ; son nom se retrouve d'ailleurs dans le nom gallois de la Vole Lactée (Caer Gwiddion, "la ville de Gwydyon").

Arianrot et Gwydyon sont les enfants de Don, qui a donné son nom gallois à Cassiopée (Llys Don, "le palais de Don").

Revenons à Lleu : Il devient l'époux de Blodeuwedd ("visage de fleurs"), qui le trahit avec Gronw Pebyr. Lleu ne peut être tué que par un coup de javelot, alors qu'il aurait un pied sur le dos d'un bouc et l'autre pied sur le bord d'une cuve. M.A. Savoret (67) a interprété ce mythe astronomiquement : quand le soleil passe du signe du Capricorne dans celui du Verseau (20-21 Janvier).

Par la trahison de Blodeuwedd, ces conditions sont réalisées et Gronw Pebyr perce Lleu d'un javelot : celui-ci s'envole sous la forme d'un oiseau en jetant un cri affreux et disparaît.

Son oncle, Gwydyon, part à sa recherche et le retrouve, grâce à une truie, sous la forme d'un aigle perché au sommet d'un chêne (on notera la réunion de ces trois symboles sacerdotaux de la tradition celtique). La truie se nourrit des vers et de la chair en décomposition qui se détachent du corps de l'aigle.

A ce propos, remarquons qu'en gaélique fils se dit *mac* et putréfaction se dit *Breunachd* (prononcer *brénah*).

Gwydyon ressuscite Lleu en lui faisant reprendre la forme humaine : Gronw Pebyr subit la peine du talion, tandis que Blodeuwedd est transformée en hibou.

Il est intéressant de rapprocher cette tradition galloise des symboles figurant sur une monnaie carnute (68) ; l'aigle - qui deviendra quelques siècles plus tard le symbole de Saint-Jean l'Évangéliste -, après s'être libéré de ses entraves qui gisent à terre, se dresse entre les deux colonnes du temple.



Ces quelques "notes" ont pour but d'attirer l'attention sur une tradition qui n'a été que peu étudiée, bien qu'elle appartienne à notre patrimoine national. Nous aurions pu multiplier les exemples, insister sur les concordances avec le symbolisme universel et les résonnances sur le plan métaphysique : de nombreux paragraphes pourront être repris et faire l'objet d'études particulières plus approfondies.

Par ailleurs, de nouvelles études comparatives entre la maçonnerie et d'autres traditions ne manqueraient pas de faire apparaître des parallélismes semblables : cela résulte de l'unité fondamentale de toutes les traditions, et il n'est peut-être pas possible d'en tirer un argument quelconque du point de vue historique (69).

Néanmoins, chaque tradition a effectué une adaptation nécessaire au peuple auquel elle s'adressait. Une étude comparative systématique des rites de la Franc-Maçonnerie, mots sacrés et de passe, etc..., faite périodiquement à la lueur des connaissances les plus récentes (linguistiques, archéologie, histoire des religions, etc...) ne manquerait pas de faire apparaître un "résidu" conséquent et irréductible, c'est-à-dire des rites, mots, etc... qui ne se rencontrent qu'en maçonnerie et dans une seule autre tradition.

En raison de la complexité des faits observés au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et en l'absence d'archives maçonniques antérieures à la fin du Moyen-Âge, de telles études seraient susceptibles d'apporter plus de lumière sur les divers courants de pensée qui se sont fondus au sein de la maçonnerie moderne et d'entrevoir certaines filiations possibles entre druidisme et maçonnerie.

CATARNOS/TONCATOS



- 1 - "Etudes traditionnelles", n°302, Septembre 1952, p. 281.
- 2 - "Etudes traditionnelles", n°200/201, Septembre 1936.
- 3 - R. Guénou : "Initiation et réalisation spirituelle", pp. 126 et 189.
- 4 - Revue Archéologique, 1925/2, p. 219.
- 5 - R. Guénou : "Le Règne de la quantité et les signes des temps", chapitre XXII : "Signification de la Métallurgie".
- 6 - Catarnos : "La terre des jeunes", in "Ogam", n°9, juillet 1950.
- 7 - "Ogam", n°30, Décembre 1953.
- 8 - "Bulletin de la Société de Mythologie Française", n°5, Janvier-Mars 1951, p. 14.
- 9 - Jules Boucher : "La Symbolique Maçonnique", Dervy, Paris 1968, p. 213.
- 10 - "De Bello Gallico", IV, 20.
- 11 - Samellins : "L'imram de Maél-Duin", in "Arevidya", n°2, Avril 1956, pp. 8 à 11.
- 12 - Textes Irlandais : "Expédition de Loegair fils de Crimthann", "La navigation de Brann", on retrouve la même interdiction de descendre de cheval ("si l'on veut atteindre le ciel") dans le folklore français (cf. le conte pyrénéen "Les fauocettes de cendres").
- 13 - Le dessin ci-dessus représente le registre inférieur de l'autel du dieu ou maillet, trouvé place de Lenche à Marseille : sur le dieu ou maillet, voir "Le Symbolisme", n°310, pp. 235-237 ; sur le corbeau dans la tradition celtique, voir "Le Symbolisme", n°319, pp. 148-150.
- 14 - "Géographie", IV, 2, 4.
- 15 - John C. Hodges : "The blood covenant among the Celts", in Revue Celtique, tome XLIV, 1927, pp. 109-156.
- 16 - "Légendes Irlandaises du cycle des Rois", in "Cahiers du Sud", n°307, 1er semestre 1951, et "La mort sacrificielle du Roi" (cf. l'Art royal), in "Ogam", n°35, Octobre 1954.
- 17 - En anglo-américain "to go West" = mourir ("Vie et Langage", n°24, Mars 1958, pp. 139-140), à opposer à "to travel East".
- 18 - Digressions sur un statère boïocasse, in "Ialou" n°4, pp. 24-29.
- 19 - "La Symbolique Maçonnique", pp. 292-293.
- 20 - "Mabinagion", tome I, p. 352.
- 21 - "Revue Celtique", tome XLIII, 1926, p. 63. Ci-dessus représentation d'un symbole figurant sur une monnaie helvète.
- 22 - M.-L. Sjoestedt : "Dieux et héros des Celtes", pp. 11-12.
- 23 - "De Bello Gallico", VI, 17.
- 24 - Lucien : "Hercule", I.
- 25 - "La Bataille de Mag-Tured", paragraphe 57 à 67.
- 26 - "La Bataille de Mag-Tured", paragraphes 71 à 74.
- 27 - R. Guénou : "Le Règne de la quantité et les signes des temps", p. 35, note 1.
- 28 - Jules Boucher : "La Symbolique Maçonnique", Dervy, Paris 1968, p. 114.  
N.d.l.r. - C'est sur une information publiée dans Ogam N°19 mars 1952, pp. 216-220, que l'auteur Toncates, avait cru bon devoir présenter la salle de festin ou Teach Míadhuarta de Tara, résidence du Haut-Roi d'Irlande, comme une image du temple celtique ; il s'agissait en fait, comme il avait pu ultérieurement le constater, d'un renseignement erroné. Il est en effet prouvé, que ce long bâtiment de terre et de bois, de forme rectangulaire, mesurant 750 pieds sur 90, n'eut jamais vocation de sanctuaire ; utilisé au plus tard jusqu'à l'an 1000, il était destiné à abriter la principale assemblée juridique-politique de l'Irlande qui réunissait en festin, à la date moyenne du 1er novembre, les principaux seigneurs et dignitaires de ce royaume. L'orientation, donnée dans cette information, était elle-même inexacte ; le plan au sol subsistant, indiqué par les levées de terre, montre bien que cet édifice exceptionnel s'étendait sur un long axe nord-sud et non est-ouest ; forme et direction inhabituelle, pour un sanctuaire celtique ou plan centré et non axial !
- 29 - R. Muel : "La Trineoria", in "Etudes traditionnelles", Novembre 1954.
- 30 - Catarnos : "St-Benoist-sur-Loire, omphalos gaulois", in "Ogam", n° XI, Décembre 1950.
- 31 - Thomas F. O'Rahilly : "Early Irish History and Mythology", p. 298.
- 32 - P. Sébillot : "Le Paganisme contemporain chez les peuples celtico-latins", pp. 122 et 259.
- 33 - Voir notamment les interdictions prononcées par les divers conciles d'évêques aux époques gollo-romaine et franque, ainsi que le capitulaire de Charlemagne.
- 34 - "Revue Archéologique", 1924, tome 2, pp. 49-63.
- 35 - "Histoire Naturelle", XII, 5 et 11.
- 36 - G. Dottin : "La Langue Gauloise", p. 160.
- 37 - "Revue Celtique", tome XXXIII, 1912, pp. 102-103.
- 38 - "Revue Celtique", tome XLII, 1925, p. 34.
- 39 - Le vieux-cornique sair et le gallois soer sont vraisemblablement empruntés au gaélique en raison du maintien du s- initial : "Revue Celtique", tome XIV, 1893, p. 293.
- 40 - J. Boucher : "La Symbolique maçonnique", p. 206.
- 41 - J. Lecœur : "Esquisses du Bocage normand", tome 2, p. 31.
- 42 - R. Guénou : "Le Règne de la quantité et les signes des temps", chap. XVII "Solidification de la matière", pp. 113-118.
- 43 - Roger Chauviré : "La Geste de la Branche rouge" ; l'écuyer de Medb pour assurer l'heureux présage, montre au druide le flanc droit du char (p. 144) ; le taureau s'éloigne, ayant tourné vers Cruachann le flanc droit en signe de courtoisie (p. 237) ; en signe de révérence, le Gris de Macha tourna trois fois autour d'Emer en lui montrant le flanc droit (p. 267).
- 44 - M.-L. Sjoestedt-Jonval : "Dieux et héros des Celtes", p. 16.
- 45 - Ainsi que nous l'avons précisé dans l'introduction, nous ne nous référons ici qu'au rite français.
- 46 - R. Chauviré : op. cit. : "montre à l'ennemi la roue gauche en signe de haine et de malheur (p. 146) ; le Gris de Macha, lui échappant, lui montre le flanc gauche : c'était là le présage d'un grand malheur (p. 249) ; il poussa ses bêtes en montrant le flanc gauche du char, car il savait que les trois sorcières n'étaient pas là pour son bien" (p. 254).
- 47 - "Ogam", n°5 N.S., p. 23.
- 48 - "Mabinagion", tome I, p. 234.
- 49 - R. Chauviré : "Contes Ossianiques", p. 46.
- 50 - "Revue Celtique", tome XXX, 1909, pp. 185 et 236 ; R. Chauviré, "La Geste de la Branche rouge", pp. 205 et 206.
- 51 - "Mabinagion", tome I, p. 290.
- 52 - A. Savoret : "Quelques aspects de la poésie celtique", p. 39, note 1.
- 53 - Diogène Laërce : "Vie des Philosophes", préface I, 6.
- 54 - R. Chauviré : "Contes Ossianiques", p. 252.
- 55 - Natavissus : "L'Oeuf de serpent des druides", in "Ogam", n°8, mai 1950, pp. 36-37.
- 56 - Cette gravure représente : a) en haut, le pentagramme étoilé figuré sur les monnaies gauloises ; b) le geste rituel d'oblation des offrandes, d'après les sculptures de l'oppidum d'Entremont, près d'Aix-en-Provence ; c) l'épi naissant de la garde de l'épée, d'après une monnaie gauloise du Cotentin.
- 57 - "Revue Celtique", tome XII, 1881, p. 119.
- 58 - R. Chauviré : "Contes Ossianiques", p. 87.
- 59 - "Le Symbolisme", n° 301, Décembre 1951, pp. 69 et 102. - et 317, Septembre 1954, pp. 23-24.
- 60 - H. Dantenville : "La Mythologie Française", pp. 159-168, et "Dits et récits de Mythologie Française", pp. 187-212.
- 61 - "Revue des questions historiques", tome XXV.
- 62 - "Nemetón", n° 3/4, page 106.
- 63 - Il est d'ailleurs curieux d'établir un parallèle entre l'époque de Charles Martel et la nôtre : a) échec de la tentative d'hégémonie des Germains sur l'Europe (fin des invasions germaniques, effacement du nazisme) ; b) recul de l'Occident et agitation du monde sémitique (essor rapide de l'Islam, nationalisme pan-arabe) ; c) dans le domaine celtique, d'une façon beaucoup moins spectaculaire ; surtout du paganisme, naissance depuis plus de 50 ans d'un certain nombre de revues bretonnes de "philosophie celtique" ; "Kad" et "Nemetón", l'ancien "Ogam" et "Arevidya", le nouvel "Ogam", "Kantos", et "Ialou".
- 64 - Si l'emprunt était postérieur au XIème siècle, on pourrait rapprocher "Amon" de Sammon, qui a donné le vieux gallois Hammon, et le nom gallois Amon ("Revue celtique", tome XXXV, 1914, p. 283).
- 65 - Précisons que tuirann "enclume" et luchair "clé" ; font réapparaître ici le forgeron et les métaux sous leur aspect métallique.
- 66 - Clân (prononcé : Kyann) = "lointain", d'où "Inaccessibles" ; l'hébreu hiram "sacré".
- 67 - A. Savoret : "De quelques symboles druidiques", p. 23.
- 68 - A. Blanchet : "Traité des monnaies gauloises", fig. 273, p. 332.
- 69 - Le poète gallois Goranwy Owen - s'il ne s'est fait initier que pour retrouver dans la maçonnerie une branche de l'ordre des druides - a dû être assez déçu.